Document généré le 19 avr. 2024 05:56

**Séquences**
**La revue de cinéma**

# Dear Brigitte…

## *Initiales B.B.* Brigitte Bardot, Grasset, Paris, 1996, 560 pages

Brigitte Bardot

Numéro 187, novembre–décembre 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/49419ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bardot, B. (1996). Compte rendu de [Dear Brigitte… / *Initiales B.B.* Brigitte Bardot, Grasset, Paris, 1996, 560 pages]. *Séquences*, (187), 51–55.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Dear Brigitte...

La parution de ses mémoires était une opération médiatique de grande envergure. Et on a trouvé le moyen de s'écrier que ce n'était pas de la littérature. Mais c'est Brigitte Bardot, alors... Imitant les éditions Grasset qui lui ont donné la chance de s'exprimer comme elle le désire, nous la laissons parler librement de quelques-uns de ses films. À vous de juger.

## *En effeuillant la marguerite* (Marc Allégret, 1956)

«Vadim avait beaucoup travaillé pour moi et écrit le scénario d'un film rigolo dont je devais quelque temps après être la vedette: **En effeuillant la marguerite**.

J'étais contente, il m'avait donné un personnage charmant, un peu sexy, un peu ingénue, semant la pagaille sur son passage. Marc Allégret devait en assurer la mise en scène, ce qui était formidable car il était devenu un de nos grands amis, et avait envie de ne pas faillir à sa réputation de *découvreur de vedettes*. C'est vrai qu'il avait lancé Simone Simon et Danièle Delorme, qu'il fit tourner Danièle Darrieux, et bien d'autres, dont les initiales n'étaient peut-être pas doubles, mais cette coïncidence l'amusa. Il rendait célèbres les S.S., les D.D., et pourquoi pas une B.B.?

**Futures Vedettes** n'avait pas été un gros succès, et Marc Allégret misait tout sur **En effeuillant la marguerite**. De fait, il y mit le paquet.

J'avais Daniel Gélin et Darry Cowl comme partenaires. Mon nom figurait au-dessus du générique, sur un carton seul, et j'avais comme seule rivale Nadine Tallier, une strip-teaseuse connue qui se fit mieux connaître encore en épousant plus tard le baron Edmond de Rothschild qui couvrit sa nudité superbe de bijoux plus superbes encore, mais comme elle était bien en chair, il dut en avoir pour assez cher.

Cette marguerite qui mit deux mois et demi à se faire effeuiller allait donner un sérieux coup de rein à mon ascension cinématographique.»

## *Et Dieu créa la femme* (Roger Vadim, 1956)

«La nouvelle éclate un jour en provenance des États-Unis. Là-bas, **Et Dieu créa la femme** cassait la baraque! C'était un succès extraordinaire, les critiques se montraient dithyrambiques, je devenais soudain la Française la mieux connue outre-Atlantique!

Le film rapporta des centaines de milliers de dollars (pas à moi, je n'avais touché que deux millions anciens), Vadim fut sacré le meilleur metteur en scène des dix dernières années, et j'étais du jour au lendemain catapultée *star number one*, *French sex kitten*, etc.

Tout ce battage me fit un drôle d'effet. C'est à la fois incroyable, miraculeux et effrayant. C'est un conte de fées inattendu, ça fait du bien au moral, au physique, ça fait peur aussi, ça serre le cœur, c'est le début d'un tourbillon dangereux et envoûtant! Je me suis toujours vue avec énormément de lucidité, j'ai regardé *du haut de mon balcon*, sans me laisser jamais griser! J'ai été étonnée, ravie, surprise, fière, mais j'ai pu garder les pieds sur terre, sachant parfaitement que tout ça était fragile, superficiel, aléatoire, et surtout dérisoire!»

## La Femme et le Pantin (Julien Duvivier, 1959)

«Christine Gouze-Renal voulait me faire rencontrer Duvivier, car le film commençait dans un mois. Il y avait les essayages de costumes, les essais de maquillage et de coiffure. Mon partenaire, à cause de la coproduction, était, paraît-il, un bel hidalgo du nom d'Antonio Vilar.

Mais le plus urgent, c'était les cours de danse flamenco.

Tout le film tournait autour du fait que j'aguichais les hommes en dansant. Christine voulait que **La Femme et le Pantin** soit réussi, ne me quittait pas d'une semelle, veillant elle-même à chaque détail, à chaque couleur de robe, à chaque faux ou vrai pli dans mes cheveux! Elle me servait de mère, m'accompagnant même au cours de danse espagnole.

C'est Lélé de Triana, un danseur très réputé, qui m'enseigna les balbutiements de cette danse sauvage et sensuelle qu'on appelle le flamenco. J'adorais ça! J'étais très douée, je tapais des pieds en balançant des hanches avec une fougue de jeune gitane. Si la *chunga* n'avait pas existé, j'aurais pu l'inventer et la devenir. Mes mains dessinaient des volutes dans l'air épais de la salle de danse tandis que mes yeux regardaient effrontément un public imaginaire et que ma taille cambrée tournait sur elle-même.

Christine était enchantée, Lélé aussi, moi aussi.»

## La Vérité (Henri-Georges Clouzot, 1960)

«Clouzot me mettait en condition chaque matin, me montrant la vie sous son jour le plus désespéré, le plus injuste, le plus cruel. Je tournais sans maquillage, les cheveux tirés en un petit chignon ingrat, habillée d'un tailleur noir étriqué et minable. J'étais dans le box des accusés, seule contre tous, me heurtant à l'incompréhension bourgeoise que donne la bonne conscience. Mes avocats, Charles Vanel et Jacqueline Porel, essayaient sobrement et intelligemment de sauver ma tête, face à un avocat adverse redoutable, Paul Meurisse. (...)

Vanel se retourna juste avant le *moteur* et me dit un *merde* plein de tendresse. Il m'aimait bien et voulait que je sois ce qu'il savait que je pouvais être. Il y avait un silence de mort.

*Moteur! Ça tourne! Vas-y!*

J'attendis une seconde ou deux. Je les regardais, ceux-là, qui me jugeaient parce que j'osais vivre!

Puis ma voix s'éleva. Cassée, rauque, puissante, je leur dis ce que j'avais à leur dire, à tous. Ma force venait de mes entrailles, je vibrais, je jouais ma tête, ma vie, ma liberté. Je pleurais, brisée par les larmes, ma voix hoqueta mais je continuai jusqu'à la fin et tombai assise, la tête entre les mains, en proie à une véritable crise de désespoir.

Il y eut un moment de silence puis Clouzot cria *coupez*.

Alors, toute la salle du tribunal m'applaudit, les figurants pleuraient, les juges étaient émus, les jurés impressionnés. Ce fut une des plus grandes émotions de ma vie. J'étais vidée, à bout, mais c'était réussi.

J'avais gagné.

Bien sûr, on ne recommença pas.»

## *Vie privée* (Louis Malle, 1962)

«Louis Malle avait été un des amoureux de Mijanou, ma sœur, et sortait encore tout chaud des bras de Jeanne Moreau dont il avait été un des amants lors du film du même nom qui m'avait devancé d'une longueur au Festival de Venise 1958. Je me retrouvais en pays de connaissance. Louis Malle était froid et plein de tendresse. Il avait honte de montrer ses sentiments et les cachait sous des couches de pudeur qui le rendaient invulnérable.

Au départ, je ne m'entendis pas très bien avec lui.

J'étais exubérante, spontanée, franche, tout d'une pièce et me heurtais à un être réfléchi, méthodique qui cassait toute improvisation, tout élan pour en faire des actes pensés, pesés, répétés, foutus quoi! Ce fut difficile, il y avait incompatibilité d'humeur et d'humour entre Louis Malle et moi.

Le soir, je rentrais avec Christine *(Gouze-Renal)* dans notre superbe villa au bord du lac et je pleurais. J'en avais assez avant d'avoir commencé. Ce type était le contraire de ce qu'il me fallait comme metteur en scène, j'allais être mauvaise comme un cochon une fois de plus!»

## *Viva Maria* (Louis Malle, 1965)

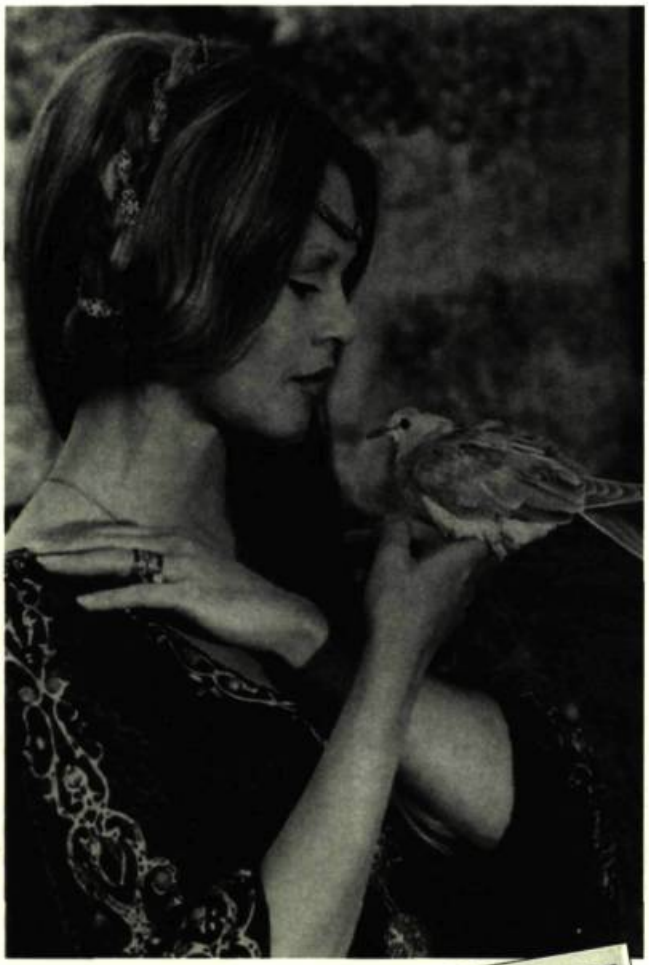
«Jeanne Moreau, Louis Malle et moi habitions des maisons fabuleuses, entourés de nos indispensables conseillers. Chacun voyait midi à sa porte, essayant par de multiples artifices de se mettre le plus en valeur possible.

Chez Louis, tous les hommes étaient armés, et tiraient sur des cibles, des bouteilles, en l'air, selon l'événement à fêter à la mode mexicaine. Jean-Claude Carrière, le scénariste, partageait ce plaisir.

Chez Jeanne, on buvait du champagne, on dégustait des truffes blanches servies dans des plats d'argent ciselés, apportés de Paris dans ses bagages et présentés par sa femme de chambre personnelle. Pierre Cardin lui envoyait régulièrement les plus belles robes de sa dernière collection.

Chez moi, c'étaient les copains, la guitare, les cartes, les jeux, les paréos comme unique vêtement, les rires et la danse tard dans la nuit au son des Mariachis. Alain et Nathalie Delon ont pendant quelques jours partagé notre bohème.»

IXION
COMMUNICATIONS
JUDITH DUBEAU
190A, av. de l'Épée
Outremont, Québec H2V 3T2
tél.: 514.495.8176 fax: 514.495.1009



## L'Histoire très bonne et très joyeuse de Colinot Trousse-Chemise (Nina Companeez, 1973)

*«J'arrête le cinéma, c'est fini, ce film est le dernier — j'en ai marre!*

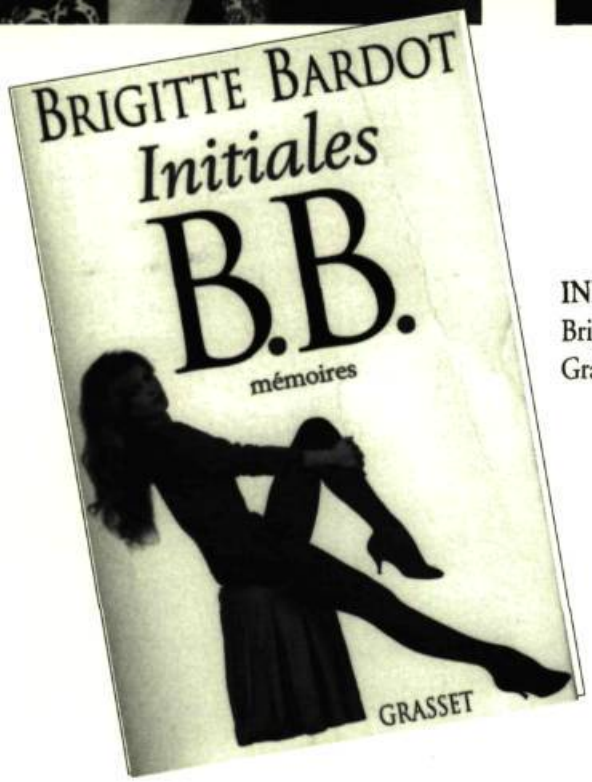
Je ne revins jamais sur cette décision, malgré la foule de propositions parfois tentantes que je reçus depuis.

La dernière image du dernier plan du dernier film que j'ai tourné, le 48e de ma carrière, me montre avec une colombe à la main.

Ce symbole n'est pas là par hasard.

Après l'euphorie consécutive à ma décision, prise sur un coup de tête, l'avenir m'apparut soudain comme un abîme sans fond, un gouffre noir et angoissant. Il est très difficile de tirer subitement un trait sur toute une vie, et plus encore d'en commencer une autre. J'avais, depuis l'âge de 17 ans, l'habitude d'être programmée, prise en charge, dirigée, sans avoir jamais le temps de penser, ni celui de vivre par moi-même.

D'autre part, j'assumais en parallèle deux existences, la mienne et celle de l'héroïne du film que j'interprétais. Ce qui me permettait de me défouler, de passer de l'un à l'autre, ou parfois même de les mélanger intimement. Je me coupais brutalement de cette soupape de sécurité, laissant le cordon ombilical flotter au gré intemporel de l'inactivité.»




**INITIALES B.B.**
Brigitte Bardot
Grasset, Paris, 1996, 560 pages.